

---

## Sylvie et le gazomètre

Conférence d'Armand LANOUX le 12 avril 1957

Lauréat du prix Interallié 1956, A. LANOUX a situé la presque totalité de son œuvre romanesque dans le Parisis et la Brie. Fixé depuis 1915 (il était âgé de deux ans) à Chelles, il aime à se mêler à la vie locale.

J'ai l'intention de vous parler ce soir de notre préhistoire, à nous vivants, de la préhistoire que constituent pour les gens qui vivent aujourd'hui ces extraordinaires années que nous avons connues, où le temps a couru si vite que nous nous demandons si l'avant-guerre ne fut pas néolithique.

Il y a quelques mois, mon ami André BRETON m'a signalait l'intérêt de l'exposition consacrée ici-même aux vestiges de notre passé, par les soins de la Société Archéologique et c'était une appréciation de la part d'un homme qui demeure probablement le plus grand poète vivant.

Nous avons pris l'habitude à Chelles, et je me permets de parler maintenant en vieux Chellois, nous avons pris l'habitude de considérer notre vie comme mal équilibrée entre une province hésitante et une ville tentaculaire.

Nous avons pris l'habitude de penser que Paris étant trop près, les sollicitations de la capitale sont trop fortes pour qu'on puisse obtenir des résultats locaux importants dans les disciplines artistiques indépendantes. Pourtant, si je ne vous citais aujourd'hui, à cœur ouvert, que le souvenir d'un homme que j'ai beaucoup aimé, Monsieur FOURNIER, je serai bien obligé de dire qu'il y avait parmi nous, hors de la ville tentaculaire, des hommes remarquables parmi les meilleurs.

Je voudrais apporter le témoignage d'un contemporain sur une évolution urbaine extraordinairement accélérée par deux guerres.

Je voudrais rendre sensible, non plus par des procédés historiques, mais par des procédés typiques de ce qu'Alexandre ARNOUX a appelé « la géographie sentimentale », l'accélération du temps qui s'est produite au cours de notre existence et de précipiter, en quelque sorte, nos propres réflexions communes de témoins et de vivants.

Ce qui m'a le plus frappé dans les réflexions que je ne pouvais pas manquer de porter depuis l'enfance sur le petit univers où je vivais, c'est la permanence d'un drame qui a été peu utilisé dans notre littérature. Ce que j'ai appelé « Sylvie et le gazomètre ».

Sylvie, pour moi, c'est l'Île de France.

Sylvie, c'est l'essence même de ce pays qui traîne sur les bords de la Marne les perruques charmantes des saules de ce pays de lierre et de trèfle, qui fait jouer ses eaux miroitantes au pied du magnifique château Louis XIII qu'est la mairie de Gournay, c'est cette Marne paresseuse qui roule, capricieuse et indomptée, entre ses îles mortes, de Vaires à Neuilly.

Sylvie, c'est l'incarnation féminine d'une des provinces les mieux faites, les plus équilibrées de l'ensemble de l'hexagone français.

Sylvie, c'est quelque chose qui persiste à vivre.

Le Gazomètre, lui, c'est la civilisation industrielle qui menace Sylvie, ce sont les servitudes qui constituent ces cités dortoirs dont on ne peut pas ne pas parler, c'est l'ensemble des éléments fatals qui mènent Sylvie au tombeau.

Nous sommes les témoins, tous, d'une tragédie classique, de la plus grande amplitude, l'agonie d'une province.

Il y a plus de quarante ans que je vis à Chelles. C'est d'ordinaire à peine suffisant pour voir bouger une ville, la comprendre et pour l'aimer. Quelle ville ! Vous connaissez son passé, vous connaissez ses origines, vous connaissez, comme l'on dit, ses antécédents, mais, pour moi, toute l'histoire du monde occidental me semble s'y dérouler, entre les peupliers de la Marne et les hauteurs de sa colline que, dans le beau langage populaire de Chelles, on continue d'appeler « La Montagne ».

Quand on est bien né à Chelles, on appelle le Fort la Montagne, et je vous en donne une preuve, parce que j'aime à préciser quelques éléments poétiques que j'utilise : vous trouvez encore un café, au pied de cette butte, qui porte cette enseigne : « À la descente de la Montagne ».

Que l'on ne voie pas dans cette affirmation de l'importance symbolique de Chelles, un chauvinisme de clocher, mais bien une réalité historique et géographique.

Vous savez mieux que personne, ici, à quel point Chelles est une capitale de la préhistoire.

Chelles déploie une flamboyante épopée depuis le moment difficilement imaginable où les éléphants allaient boire sur les berges d'une Marne agrandie ; une Marne dont vous pouvez dessiner du regard le contour si vous montez à Champs, ou sur la Montagne de Chelles.

Il suffit de faire cette ascension de quelque cinquante mètres pour se rendre compte du dessin original de cette Marne. Et je l'imagine depuis le temps où les éléphants venaient y boire en troupes rugueuses, jusqu'à nos jours, jusqu'à cette extraordinaire physiologie de l'interdit de séjour et de ses conséquences dont je parlerai tout à l'heure et qui me paraît essentielle dans l'explication du phénomène urbain qu'est Chelles, en passant par la domination de la Neustrie

mérovingienne par Chilpéric, sanglant roi de cartes, roi rouge, et aussi les franges extrêmes de la bataille de la Marne, arrêtée avec le corps du lieutenant Charles PÉGUY à vingt kilomètres du fort de Chelles, clé de Paris.

Lorsque l'on pense au lieu dans lequel nous vivons, il est impossible de ne pas subir cette vertigineuse dimension du temps, à l'échelle de la planète. Le Chellois dépend directement du Chelléen. On m'a dit souvent que je voyageais plus facilement dans le temps que dans l'espace et je crois que c'est vrai, mais cela vient aussi de ce que, si je ne suis pas né à Chelles, j'y ai vécu dès l'âge de deux ans.

Ici, j'ai vu et senti, dès le plus jeune âge, ce drame de Sylvie et du Gazomètre.

La Sylvie dont je parle, c'est la petite héroïne de Gérard de NERVAL. C'est elle qui me paraît le mieux symboliser cette Île-de-France dont Chelles, non seulement fait partie, mais me semble être l'un des éléments le plus représentatif.

J'ai vu, avec une intense mélancolie, lentement reculer la chère vieille province. Je l'ai vu se tailler en lotissements. J'ai vu, peu à peu, le ciment des rues remplacer les chemins de terre. Et si je suis le témoin des dernières cressonnières, qu'aimait tant Hugo, dont il parlait si volontiers, avec les Moulins de Chelles, nous sommes obligés de reconnaître qu'il n'y a plus qu'un seul moulin, qui servait d'abri, à ma dernière visite, à des squatters Nord-Algériens.

Notre drame, en tant que collectivité communale, c'est de voir fleurir cette civilisation usinière dont nous sommes les victimes. Les industries grignotent par la fatalité des choses économiques, l'univers de Sylvie. D'autre part, les usines de Paris sont obligées d'expatrier leur personnel pour qu'il puisse vivre en dehors des usines mêmes, dans des cités dortoirs.

C'est cette tragédie en forme de mort lente qui nous émeut, le lent effacement de la carte de l'une des plus belles provinces de France, de la France tout court, j'entends cette petite France de Roissy, Bondy, Saint-Denis, etc ... qui se situe au nord de Paris et d'où vient la charmante dénomination de l'Île-de-France.

Nous sommes des cousins très proches de cette France-là, de ce mouchoir de poche île-français et nos compagnies d'arbalétriers et de tireurs à l'arc allaient, il n'y a pas si longtemps encore, vers 1880 rendre solennellement le Bouquet, non seulement à Othis, chez Gérard de NERVAL, à Ermenonville, à Dammartin, mais ici même.

Lorsque je reviens de voyage, et particulièrement du Midi, je suis toujours frappé par les grandes draperies de brume qui s'étalent à partir du Loing. Déjà, l'Île-de-France commence, avec ses traînées de fées mystérieuses dont NERVAL, mieux que personne, a parlé et qui sont si désagréables pour nous lorsque nous y habitons, si mélancoliques et si merveilleuses lorsque nous sommes exilés, signes brumeux de l'endroit que nous maudissons quand nous y vivons, et qui nous poigne de nostalgie quand nous en sommes éloignés.

COROT, qui est venu peindre ici disait que, pour goûter les paysages où nous vivons, « il faut avoir au moins la patience d'attendre que la brume se lève ». C'était la sagesse de COROT et la sagesse de Sylvie.

Vers 1840, Gérard de NERVAL partait de Paris, à la suite de promenades chez BARATTE aux Halles et dans différents autres mauvais lieux de Paris. Il prenait le train à l'embarcadère de Strasbourg (c'est ainsi que s'appelait la Gare de l'Est), et il raconte dans « Les nuits d'octobre » :

*« L'air frais du matin, l'aspect des vertes campagnes, les bords riants de la Marne, Pantin à droite d'abord, le vrai Pantin (le vrai Pantin par opposition au Pantin de l'argot qui était le Pantruche des Misérables de Victor Hugo), Chelles à gauche et puis Lagny, les longs rideaux des peupliers, les premiers coteaux abrités qui se dirigent vers la Champagne, tout cela me charmait et faisait rentrer le calme dans mes pensées. »*

Un homme comme Gérard de NERVAL sentait bien cette magie des lieux où nous vivons.

Il y a cette magie chelloise, une magie d'Île-de-France, une magie de nos rivières - la rivière des Dames, la rivière des Hommes, merveilleux symbole - de nos bords de Marne, chose extrêmement difficile à percevoir, qui est si profondément enfoncée en nous que nous ne nous en apercevons plus, mais qui demeure cependant, une magie qui est bien celle que voyait COROT et que voyait NERVAL. NERVAL regrettait alors ses enfances Valoises et, il nous décrit ce petit spectacle :

*« Des jeunes filles dansaient en rond sur la pelouse, en chantant de vieux airs, transmis par leurs mères et d'un français si naturellement pur que l'on se sentait bien exister dans ce vieux pays du Valois, où, pendant plus de mille ans a battu le cœur de la France.*

*J'étais le seul garçon dans cette ronde où j'avais amené ma compagne, toute jeune encore : Sylvie.*

*Sylvie était si fraîche avec ses yeux noirs, son profil régulier et sa peau légèrement hâlée ».*

NERVAL, un de ces merveilleux poètes qui traduisent en français de race l'âme populaire, pas un de ces poètes qui se désincarnent, qui coupent leurs racines, mais de ceux qui s'enfoncent de plus en plus à mesure qu'ils vieillissent dans leur terroir, NERVAL aimait à relever les paroles de chansons anciennes.

J'en ai gardé une dont les couplets se transmettaient de génération en génération :

*« Dessous le rosier blanc  
la Belle se promène  
Blanche comme la neige,  
Belle comme le jour.  
Au jardin de son père  
Trois cavaliers l'ont pris*

*Trois cavaliers passent au clair de lune.  
Montez, dit le plus jeune  
Sur mon beau cheval gris ;  
Le plus jeune des trois  
L'a prise dans sa main blanche.*

*Montez la belle  
Dessus mon cheval gris.  
Au jardin de mon père  
Trois cavaliers m'ont pris.*

*Les cavaliers au clair de lune  
L'ont emmenée à Senlis sur le beau cheval gris.*

*Aussitôt arrivée  
L'hôtesse la regarde.  
Êtes-vous ici par force  
Ou pour votre plaisir ?  
Au jardin de mon père  
Trois cavaliers m'ont pris.*

*Entrez, entrez la Belle,  
Entrez sans plus de bruit.  
Avec trois capitaines  
Vous passerez la nuit.  
Au jardin de mon père  
Trois cavaliers m'ont pris.*

*Mais le souper fini,  
La Belle tomba morte,  
Elle tomba morte  
Pour ne plus revenir.  
Au jardin de mon père  
Trois cavaliers m'ont pris.*

*Alors le plus jeune des cavaliers de la Lune  
Reporta la Belle au jardin de son père*

*Sous le rosier blanc  
Et au bout de trois jours, la Belle ressuscite.  
Ouvrez, ouvrez, mon père*

*Sans plus tarder,  
Sylvie a fait la morte  
Pour son honneur garder ».*

Voilà les chansons que l'on chantait ici, il y a cent ans. Et je pense que ce texte nous donne autant qu'un document iconographique, autant qu'un plan, une précision essentielle sur la géographie sentimentale du pays où nous vivons.

Sylvie, la fille des bois, selon l'étymologie, vivait aussi dans un pays de bois. Et nous étions un pays de bois. Les bois ont pratiquement disparu par les ravages du gazomètre ; mais, ici-même, nos grands-pères étaient encore en pleine forêt. Dois-je vous rappeler que vous trouverez dans un ouvrage aussi peu recommandable que la « Justine » du maquis de SADE, des détails sur les malheurs de Justine qui se passent à Claye-Souilly, en pleine forêt de Bondy ? N'est-ce pas la forêt de Bondy qui couvrait Villevaudé, les bords de la Marne du côté de Noisiel, Gournay et ne laissait, par ci, par là, que des îlots de blé entre des bois ?

NERVAL était le parfait médium de cette sensibilité de l'Île-de-France. Il éprouvait d'ailleurs une sensibilité toute particulière à ce nom de Sylvie, puisqu'il avait déjà nommé Sylvie l'héroïne de « Piquillio » dont le rôle fut créé en 1837 à Paris par une belle comédienne qui s'appelait Jenny COLON et dont il était éperdument amoureux.

Mais Gérard de NERVAL a toujours mêlé dans son existence le réel et l'imaginaire, et il a aimé cette petite Sylvie imaginaire qui symbolise l'opposition toute fraîche née de cette nature d'Ile-de-France et ce qui était déjà, pour le poète d'« Aurélia », la corruption des villes.

Je voudrais vous lire ici un fragment de Sylvie pour achever le portrait de celle qui est la reine permanente de la Brie :

*La tante de Sylvie habitait une petite chaumière bâtie en pierres de grès inégales que revêtaient des treillages de houblon et de vigne vierge.*

*« Bonjour la tante », dit Sylvie. « Voici vos enfants. Nous avons faim, tu sais ».*

*J'embrassai à mon tour la tante qui dit : « Oh ! Il est gentil. Alors, c'est un blond ».*

*« Oh, cela ne durera pas » dit la tante. « Oh ! bien vous avez du temps devant vous. Et toi qui es brune, cela t'assortit bien ».*

*Tandis que la bonne femme nettoyait le poêle, Sylvie dénouait des pendants de sa ceinture une petite clef d'acier ouvragée qu'elle me fit voir avec triomphe.*

*Je la suivis, montant rapidement l'escalier de bois qui conduisait à la chambre.*

*Le portrait d'un jeune homme du bon vieux temps souriait dans un ovale au cadre doré, suspendu à la tête du lit rustique.*

*Il portait l'uniforme des gardes-chasse de la Maison de Condé. Quelque artiste modeste s'était appliqué à le pourtraire de son mieux, ainsi que sa jeune épouse, qu'on voyait dans un autre médaillon.*

*« Oh ! bonne tante », m'écriai-je, « que vous étiez jolie ».*

*« Et moi donc » fit Sylvie.*

*Sylvie avait trouvé une grande robe en taffetas flambé. La robe étoffée de la vieille tante s'ajusta parfaitement sur la taille de Sylvie, qui me dit de l'agrafer.*

*« Mais, finissez-en, vous ne savez donc pas agraffer une robe ? » me dit Sylvie.*

*Cependant, la tante venait de verser dans un plat le contenu de la poêle ; une tranche de lard frite avec des œufs.*

*« Habillez-vous vite » dit Sylvie.*

*Et entièrement vêtue elle-même, Sylvie me montra les habits de noces du garde-chasse.*

*En un instant, je me transformai en marié de l'autre siècle. Sylvie m'attendait sur l'escalier. Nous descendîmes tous deux en nous tenant par la main. La tante poussa un cri en se retournant :*

*« Oh ! mes enfants » dit-elle, et elle se mit à pleurer, puis sourit à travers ses larmes.*

Eh bien, je crois que voici une des plus jolies pages de la littérature française, une des plus transparentes, des plus somptueuses dans sa discrétion et elle correspond au lieu dont nous parlons, à cette province même dont nous essayons d'esquisser le portrait.

C'est cette Sylvie qui est menacée de mort. Je vous avouerai que, de ces petites Sylvie qui font la morte « pour leur honneur garder », comme disait la chanson, eh bien, mon Dieu, à vingt ans, j'en ai rencontré du côté de la vermicellerie, de l'usine à gaz et de bien d'autres lieux et je crois sincèrement que les traits de cette gentillesse locale n'ont pas changé.

Amené à vous parler en témoin sentimental, je voudrais vous raconter l'histoire de la borne de Chilpéric.

La borne de Chilpéric, c'est un souvenir d'enfance qui m'est extrêmement important. En ce temps-là, ça remonte à trente-cinq ans, mon père, que je revois encore coiffé du chapeau melon de l'époque, m'avait fait pénétrer dans ce qui est devenu actuellement le parc qui appartenait alors à la famille GASNIER-GUY. Je devais avoir douze ans et mon père m'avait montré un monument bizarre qui ressemblait à une colonne tronquée du cimetière.

Il m'avait dit : « Tu vois, ça, c'est la tombe de Chilpéric. Il est mort en 594. C'est sa borne funéraire ». Je trouvais ça très impressionnant ; un peu plus tard, je lus les récits des temps mérovingiens d'Augustin THIERRY, et puis le temps passa.

Et je suis obligé d'avouer maintenant que, depuis cette époque, j'ai vu la borne de Chilpéric à quatre endroits différents, au moins. Ceci m'a donné le sens de la relativité de l'Histoire.

Cette borne, je l'ai vue se promener au hasard es besoins locaux. Quant à l'histoire même de Chilpéric, après en avoir lu les versions les plus orthodoxes dans les manuels, j'ai été amené à tenter de me rendre compte de ce qui s'était passé.

Vous savez que l'abominable Frédégonde était la maîtresse de Chilpéric. Je dis « l'abominable Frédégonde » parce qu'elle s'était débarrassée, préalablement, des enfants que son amant avait eus de la douce Galswinthe, sa vraie femme.

Chilpéric était grand chasseur. Donc, ce jour-là, le roi décide un départ vers les bois de Gournay, Malnoue ou Villevaudé, enfin, vers la forêt de Bondy, à portée de la main. Frédégonde le croit parti. Or, Chilpéric a du

U oublier quelque chose, il revient de façon imprévue (ce qu'il ne faut jamais faire dans ces sortes de circonstances) et il voit Frédégonde, de dos, accoudée à une fontaine et ... il a, à son égard, un geste que je me hâterai d'appeler familier. Frédégonde, sans se retourner, dit : « Tiens-toi donc tranquille, Golo » (Golo était le Maire du Palais, l'intendant de Chilpéric, ce qui est dans la tradition puisque l'on se retrouve dans les vieilles plaintes, notamment la plainte de Geneviève de Brabant, l'histoire de l'intendant Golo, si bien qu'on ne peut jamais savoir si ceci est de l'histoire ou de la légende, mais, au fond, est-ce que cela a une telle importance ?)

Donc, Frédégonde dit : « Tiens-toi donc tranquille Golo, si le roi nous voyait. »

Chilpéric a compris et il s'en va.

Mais, Frédégonde s'est retournée. Elle a vu l'épouvantable erreur qu'elle vient de faire. Elle s'est trahie. Il faut agir. C'est ainsi que Golo et un certain nombre de ses acolytes assassinent Chilpéric qui avait eu le tort inexpiable de s'apercevoir qu'il était trompé.



Tout ça pour qu'un petit garçon s'interroge, quelques centaines d'années après, pour se demander à quel endroit cette scène tragique et vaudevillesque avait bien pu se passer ! Voyez à quel point les jeux de l'histoire peuvent être à la fois décevants et imaginaires.

Dans cette géographie sentimentale de Chelles, il faut faire une place toute spéciale à la ville et c'est ici que je me retourne vers vous, qui avez le goût des recherches précises.

Nous sommes situés entre les Parisiens et les Champenois. Nous sommes dans un pays de blanc de blancs. Nous l'avons oublié ; un trait essentiel, qui est en nous par l'hérédité, vient qu'ici, nous sommes en terroir de vigne, à la limite nord de la civilisation de la grappe. Terroir de vigne qui passait par les côtes de Champagne, pour rejoindre au loin les blancs d'Alsace, mais qui se trouve avoir gardé encore quelques arpents témoins à Montjay-la-Tour, où l'on récolte encore un vin qui, quand il a vieilli et que l'on n'est pas tombé sur une année trop verte, peut donner une idée de ce qu'était le vin de nos coteaux exposés au sud, vin cousin de celui de la Belle Gabrielle de Montmartre, ou vin de Suresnes que ces diables de Gardes-Françaises, dont parlent Vade et Restif de la Bretonne, séchaient à gueule que veux-tu dans toutes les guinguettes de la région et dans toutes les courtilles d'Île-de-France.

Nous sommes un pays de vignoble dépossédé, avec un tempérament de vigneron frustré, et c'est une des attaques les plus rudes que la civilisation du gazomètre ait portée à Sylvie.

La vigne a disparu, complètement, avec la tourmente du phylloxera. Vous ne trouvez plus que quelques minuscules parcelles sur la montagne et une treille superbe, au bord de la Marne, devant les Îles Mortes, qui arrivent à maturité. On ne peut pas, quand on pense à Chelles et à ce qu'il était, ne pas regretter ce blanc clair et sec à faire danser les chèvres, qui n'est plus qu'un souvenir, et qui, pourtant, conditionne une partie de notre caractère ; au même titre que les frondaisons de la forêt morte.

Je vous ai parlé des Îles Mortes, c'est un des aspects essentiels de Chelles. M. TRINQUAND, dans une conférence antérieure, vous avez insisté sur le fait que Chelles avait perdu son importance en partie par le fait que, venant de Paris, c'était la première localité où l'on trouvait une grande rivière. Vous aviez raison.

Les rivières exercent sur les hommes, et particulièrement sur les artistes, un prestige incomparable. Toute une école de peinture, l'impressionnisme par exemple, est née de la Seine. Eh bien, il y a dans notre région même, une civilisation de la Marne qui explique aussi le comportement de ses riverains, de ceux qui ne sont pas encore entièrement soumis à la loi du dortoir. C'est cette attirance de la Marne qui a conditionné le peuplement moderne de Chelles.

La multiplication de la population depuis 1900 est telle qu'on est obligé de se demander comment s'est composé ce peuplement de hasard. Il a été fait en grande partie d'hommes qui ont tenté de refuser la loi d'airain. Les hommes qui se sont installés ici, il y a cinquante ans, sont des hommes qui ont refusé la

servitude du travail à proximité de l'usine. Les gens qui sont installés à Chelles depuis plusieurs générations ne sont pas autre chose, à part les populations de hasard, que des hommes libres qui ont refusé le faubourg, qui ont refusé la vie dans les casernes qui se groupent autour des usines. Ce sont des amoureux de la nature, amoureux trahis, amoureux déçus, amoureux actuellement chassés, poursuivis, traqués, mais résistants individuels à cette espèce d'ordre mécanique de la civilisation technico-industrielle du gazomètre.

Certes, ils se composaient de catégories diverses, les pêcheurs, les retraités, en voie de disparition, les canotiers, ennemis déterminés du pêcheur (et réciproquement), enfin tout un petit monde qui constituait, à vingt kilomètres de Paris, un univers amoureux de la liberté, qui avait sa sagesse, et sa sagesse était dans l'acceptation d'un travail difficile, qui se faisait dans la ville pendant un certain nombre d'heures de la semaine, compensée par la liberté réservée aux fins de semaine. C'était l'aspect le plus frais du phénomène banlieusard corrompu depuis, car il n'y avait rien de commun entre les cités-casernes qu'on nous promet et qu'on est bien obligé de construire, et cette liberté qui existait et qui nous a tous imprégnés.

C'est autour de la place de la Gare, ce centre banlieusard, que s'est nouée la tragédie. Je me souviens très bien de l'ancienne gare que Nerval eût appelée « l'embarcadère de Strasbourg ». J'ai connu, enfant, ce délirant kiosque vitré, burlesque et surréaliste avec son chemin de terre charbonneux qui montait, dans lequel on pataugeait l'hiver dans une boue noire. Elle datait de l'époque héroïque du chemin de fer. Elle reste dans mon souvenir comme quelque chose de contemporain de l'ancien Trocadéro, avec toute son absurdité 1900. Ici s'est comploté et déterminé le déséquilibre définitif de Chelles.

Chelles était axé avant sur ce que l'on appelait le vieux Chelles. Le centre de Chelles se trouvait ici, dans l'ancienne bourgade. Antérieurement, il était situé un peu plus au nord encore, autour de son église Saint-André et des lieux-dits « le Palais Royal » ou « la Cour du Palais ».

Pendant des années, le cœur de Chelles vigneron et campagnard, a battu ici.

Lorsque Jean VALJEAN, le héros des Misérables, se rend à Montfermeil pour y rencontrer Cosette, il a pris à Pantin la diligence. Il s'est arrêté au carrefour de la rue Louis-Éterlet et de la rue Gambetta, avant de prendre ce qui était le chemin qui montait à Montfermeil. Tout autour c'était des cultures potagères et vers l'ouest, les cressonnières et les moulins dont il aimait la musique et les ailes.

Une agglomération humaine vivait ainsi en gros village rustique d'Île-de-France, bien centré autour de son église. La révolution industrielle de la vapeur a fait basculer le village autour de son nouveau centre de gravité.

À partir de cette époque a commencé, entre le Chelles ancien et le Chelles nouveau, la « guerre des boutons » locale, dont a parlé le romancier Louis PERGAUD, guerre qui continue d'ailleurs, si j'en crois mes enfants, entre le vieux Chelles et Chelles la Marne, transposant à l'usage des gamins une opposition naturelle de deux peuplements différents.

Le phénomène s'est développé à partir de ce nouveau centre de gravité, auquel se sont agglomérés les lotissements, pour arriver à dessiner l'image d'aujourd'hui de la cité dortoir. Là où nous n'avions que retraités, pêcheurs et petites gens paisibles, qui vivaient au rythme tranquille d'un temps ralenti, s'est installée la pompe à sang qui arrache les foules à leur sommeil depuis les heures les plus matinales pour les renvoyer le soir dans leurs foyers, dans des conditions dont je suis obligé de dire qu'elles n'ont rien d'enviable.

L'esprit, si complexe à saisir, du Chelles d'aujourd'hui qui, normalement aurait dû hériter la gentillesse de Sylvie, a été créé par cette crucifixion mécanique de la vieille bourgade, écartelée sur deux grandes branches ; la Nationale qui part de Vincennes pour aller à Lagny et la voie ferrée.

Le résultat ? Ce sont les disparitions des prairies sous les lotissements : la Normandie, Chelles la Marne, etc ...Où sont les vastes étendues vertes où jouaient les enfants qui furent nos pères ? Où sont les cressonnières de Hugo ? Où sont les grandes étendues de blé, mouvantes et dorées sous le ciel de juillet ? Elles sont maintenant réfugiées entre le canal et le triage de Vaires, menacées, condamnées à la disparition.

Cette histoire n'aurait été que banale, simple épisode de l'évolution commune de toute la périphérie parisienne, s'il ne s'était pas produit un phénomène administratif assez extraordinaire.

Nous vivons une époque administrative et il n'est pas étonnant que les auteurs romanesques viennent parfois de l'administration.

Voici le fait. Un jour on décida que les interdits de séjour, tous ceux qui sont relégués à la suite d'une condamnation, n'auraient plus le droit de séjourner dans Paris même et dans la Seine-et-Oise.

C'était une décision fort simple qui consistait à éliminer tous ceux que l'on pouvait considérer, à tort ou à raison, comme des indésirables, en leur interdisant les deux départements les plus peuplés ; or le département de Seine-et-Oise, s'il déborde en certains endroits de 70 à 80 km de Paris, se trouve à l'est, composer une étroite bande de quelques kilomètres entre Paris et la province. Chelles était donc ainsi promis à un singulier destin collectif, puisque c'était la ville la plus proche de Paris qui ne relevât ni de la Seine-et-Oise, ni de la Seine interdites. D'où, depuis 1880 au moins, un appel d'air de toute une population spéciale.

D'où l'implantation dans notre localité, depuis les proscrits de la Commune jusqu'aux étrangers de tous pays, d'une faune hautement pittoresque de mauvais garçons, d'abord, que mes amis Francis CARCO, Mac ORLAN et Francis JOURDAIN ont parfaitement connus avant 1914. Ces « mauvais garçons » mis administrativement au vert, se livraient à des occupations que l'on peut estimer bucoliques, dans les guinguettes du bord de la Marne et particulièrement du côté de Gournay, ainsi que dans les bouchons qui sont sur le territoire de Chelles, au bord de l'eau. L'administration aveugle donnait brusquement tout son sens à un vieux dicton, bien savoureux, qui disait des filles légères de par ici, non qu'elles

avaient « jeté leur bonnet par dessus les moulins » comme à Montmartre, mais bien qu'elles avaient « passé le pont de Gournay » ! Quand ces nouveaux citoyens estimés dangereux pour Paris avaient passé l'âge des activités coupables, eh bien, ils se métamorphosaient parfois en paisibles propriétaires.

Ceci est d'ailleurs plus pittoresque que grave car, que je sache, la criminalité à Chelles au cours de ces cent dernières années n'est pas plus importante qu'ailleurs, mais cet état d'esprit de relégation devait avoir de tout autres conséquences. Ces mesures, en effet, ne devaient pas tarder à s'étendre à d'autres catégories.

Nous avons vu successivement arriver une population de réfugiés traqués dans leurs pays d'origine et dont les sédimentations successives ont continué à donner à la vieille cité mérovingienne disparue et à la bourgade royale très briarde, le caractère le plus particulier et le plus déroutant de cosmopolitisme.

Les Italiens, par exemple, chassés par Mussolini, réfugiés en grand nombre, ont peu à peu composé un îlot qui ne s'est pas défait complètement quand l'Italie est redevenue libérale. Un peu avant, s'était constitué, avec beaucoup plus de précision, un îlot de réfugiés russes. Puis ce furent les réfugiés venus d'Allemagne dès la conquête hitlérienne. Et maintenant, appelés par les nécessités de la main-d'œuvre, des femmes berbères jettent sur nos routes des notes de couleurs insolites qui relèvent plus des environs de Casablanca ou de Mostaganem que des décors de Corot.

D'où la composition d'un conglomérat humain particulier qui comporte encore un certain nombre de noyaux hétérogènes, doués d'une autonomie linguistique et presque géographique. Je pense, par exemple, au noyau russe. J'ai vu personnellement cette petite ville russe se créer, j'ai vu sa touchante église orthodoxe ériger son bulbe et les prédécesseurs du maire actuel de Chelles, savent qu'il y eut un temps où ils reconnaissaient une espèce de maire russe, qui n'avait aucune existence administrative et qui était l'intermédiaire entre la population allogène et la Municipalité de Chelles.

Ainsi, non seulement les développements de ce monstre, le Gazomètre, développements machinistes, ferroviaires et industriels, altéraient gravement le domaine naturel de Sylvie, mais encore les décrets de l'administration. Le double phénomène fatal du dortoir et de la relégation provoquait toutes ses conséquences. Si bien que ceux qui, par souci de la liberté, de la vie en plein air, avaient voulu, il y a cinquante ans, fuir la ville et refuser les taudis du faubourg, devaient se trouver rejoints par la ville, rejoints par le faubourg. La petite Sylvie de Gérard de NERVAL, incarnation de cette province si pure, si limpide, si modeste, était sommée de devenir citadine.

Tel est le canevas du roman collectif de Chelles et de quelques-uns de ses personnages. Le caractère le plus émouvant que j'ai trouvé et vécu ici, c'est ce grand combat entre une âme provinciale avec ses caractères, ses traits particuliers, son passé le plus lointain qu'il soit possible d'imaginer dans l'histoire humaine, parce qu'il n'existe pas dix agglomérations humaines

vivantes au monde qui puissent s'enorgueillir d'une aussi longue durée, avec les phénomènes sans âme de nos gracieuses civilisations technico-administratives.

Lorsque je vous ai parlé des éléments allogènes venus se mêler à nous, ce n'était ni dans un esprit de critique, ni dans un esprit de dénigrement. J'estime au contraire, que c'est l'honneur de la France de les avoir accueillis, mais l'historien du présent était bien obligé de constater le fait.

Ce qui me paraît plus grave, c'est cette machine de Civilisation qui rogne nos jardins et notre liberté, qui met de l'asphalte sur nos terres, qui fait mourir les saules pleureurs et qui transforme les paysages de Corot en paysages de Vlaminck.

Sylvie reste encore. Elle ne veut pas mourir. Elle soigne son jardinet, son gazon et son géranium. Mais elle a perdu d'avance et nous avec elle.

Le Gazomètre l'emportera.

Nous aurons eu l'honneur de défendre jusqu'au bout le sourire de l'Île-de-France qui chantait si joliment dans les couplets aimés de NERVAL :

*Mais le souper fini,  
La Belle tomba morte,  
Elle tomba morte  
Pour ne plus revenir.  
Au jardin de mon père  
Trois cavaliers m'ont pris.*